

MONIQUE WITTIG

**DANS L'ARÈNE  
ENNEMIE**

TEXTES ET ENTRETIENS 1966-1999

ÉDITION ÉTABLIE  
PAR SARA GARBAGNOLI  
ET THÉO MANTION



*LES ÉDITIONS DE MINUIT*



DANS L'ARÈNE  
ENNEMIE

## DU MÊME AUTEUR



L'OPOPONAX, *roman*, 1964 («double», n° 110)  
LES GUÉRILLÈRES, 1969 («double», n° 118)  
LE CORPS LESBIEN, 1973 («double», n° 130)  
VIRGILE, NON, *roman*, 1985 («double», n° 140)

### *Chez d'autres éditeurs*

BROUILLON POUR UN DICTIONNAIRE DES AMANTES, en collaboration avec Sande Zeig, Grasset, 1976, rééd. «Les cahiers rouges», 2011  
LE VOYAGE SANS FIN, *théâtre*, Vlasta, 1985, rééd. Gallimard, «L'imaginaire», 2022  
PARIS-LA-POLITIQUE ET AUTRES HISTOIRES, P.O.L, 1999, rééd. «#formatpoche», 2023  
LA PENSÉE STRAIGHT, Balland, 2001, rééd. Amsterdam, 2018  
LE CHANTIER LITTÉRAIRE, Presses universitaires de Lyon & Les Éditions iXe, 2010

MONIQUE WITTIG

DANS L'ARÈNE  
ENNEMIE

TEXTES ET ENTRETIENS

1966-1999

*Édition présentée, établie et annotée  
par Sara Garbagnoli et Théo Mantion*



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2024 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI<sup>e</sup>

## INTRODUCTION

En 1979, Monique Wittig figure en une image toute guérillère la portée de son projet : se lancer « dans l'arène ennemie<sup>1</sup> », y entrer par effraction pour faire sauter les formes, concepts et catégories qui règlent et établissent l'hétérosexualité comme seul contrat social possible. De fait, l'œuvre de Wittig et ses multiples incursions en territoire hostile substituent l'histoire et la politique à la nature et aux essences, transformant radicalement notre vision du monde, encore prisonnière du sens commun – y compris le sens commun savant. Ce volume a pour vocation de mettre ensemble, dans leur éclatante contemporanéité, des textes rares, tantôt oubliés, tantôt inédits. Écrits ou publiés en français, anglais, néerlandais, portugais ou allemand entre 1966 et 1999, ils constituent autant d'entrées dans l'arène ennemie, toujours fracassantes par leur pouvoir immédiat de mise en cause de nos mythologies modernes.

1. Voir plus bas, « Entretien avec des féministes françaises », p. 158.

## *À la recherche d'un nouveau concept d'humain*

Les textes réunis ici sont indissociables d'une théorie du féminisme et de l'hétérosexualité dont ils permettent de saisir la genèse, les tâtonnements et les progressions, pour les inscrire dans des coordonnées historiques précises. Ils rendent compte de la cohérence de la trajectoire intellectuelle et politique de Wittig et en pluralisent les enjeux tout en rappelant son profond ancrage féministe matérialiste. Déjà revendiquée dans son texte-manifeste de 1970, « Pour un mouvement de libération des femmes », la vision matérialiste que Wittig a des groupes de sexe se spécifie au fil des années à travers une conversation ininterrompue avec Colette Guillaumin, Christine Delphy et Nicole-Claude Mathieu. Leur participation à la revue *Questions féministes*, fondée en 1977, opère une rupture détonante avec les autres orientations conceptuelles du Mouvement de libération des femmes. Dans leur analyse, les hommes et les femmes sont des classes antagonistes, créées par des rapports de pouvoir, et le sexe anatomique est une marque cristallisant ces rapports : sans eux, il n'aurait aucune pertinence sociale. L'expérience intellectuelle de *Questions féministes* permet par ailleurs de mesurer les enjeux de la lutte autour de la définition de l'hétérosexualité, dont l'ampleur finit par provoquer la scission du collectif de rédaction en 1980 et dont *Dans l'arène ennemie* témoigne. En effet, si Wittig contribue à forger le prisme matérialiste qui se développe au sein de la revue, il faut saisir son apport distinctif, c'est-à-dire sa théorie de l'hétérosexualité. Elle la définit comme ce qui va de soi, le présupposé de toute forme de pensée, de culture et

de subjectivité, un « régime politique total<sup>2</sup> » qui repose sur un système de rapports sociaux d'infériorisation et d'altérisation des femmes et des personnes non hétérosexuelles. La « pensée *straight* » est le dispositif de perception essentialiste qui dissimule l'oppression derrière la notion de différence et structure notre vision des groupes sociaux à partir du prisme dialectique « même »/« autre ». Or, parce qu'elles appartiennent à une fraction de la classe des femmes qui ne fait pas l'objet d'une appropriation privée par la classe des hommes, « les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>3</sup> ». La pulvérisation du dogme de la « différence » par les lesbiennes telles que Wittig les définit fait d'elles des subjectivités structurellement révolutionnaires, « viv[ant]/aim[ant]<sup>4</sup> » au-delà de la catégorie de sexe. L'émergence du point de vue lesbien provoque ainsi une totale réévaluation conceptuelle du monde, une révolution épistémologique qui est d'abord une révolution esthétique car elle se réfère à la faculté de perception par laquelle on voit, et donc, on fait, le monde social. Au sein des mouvements de libération comme dans le champ intellectuel, littéraire et artistique, les lesbiennes wittigiennes annoncent un monde à venir où la bicatégorisation sexuelle n'aura plus cours.

Wittig le déclare<sup>5</sup> : elle a eu la force et les instruments

2. Voir plus bas, « Discours pour le prix David Kessler », p. 297.

3. Monique Wittig, « La pensée *straight* » [1980], *La Pensée straight* [2001], Éditions Amsterdam, 2018, p. 77.

4. Entrée « Vivre » dans Monique Wittig et Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* [1976], Grasset, coll. « Les cahiers rouges », 2011, p. 216.

5. Voir plus bas, « Discours pour le prix David Kessler », p. 297.

pour élaborer son paradigme lesbien matérialiste seulement en prenant ses distances temporelle et géographique par rapport à un mouvement féministe qu'elle a si grandement contribué à fonder. Celui-ci se transforme en «hétéro-féminisme<sup>6</sup>» quand il perd sa radicalité et oublie ce qui est, pour Wittig, sa raison d'être, c'est-à-dire la destruction des classes de sexe et des catégories «homme» et «femme» qui y sont associées. Dès lors, les lesbiennes peinent à changer les règles du jeu qui dictent le pensable et le vivable car «les homosexuels sont encore des phénomènes de foire ou de cirque<sup>7</sup>». Elles sont tel le gladiateur aux jeux du cirque dans «Paris-la-politique<sup>8</sup>», en lutte dans une arène qui leur est hostile. Bien qu'être lesbienne signifie en effet être en fuite historique et transitoire de la classe de sexe assignée à la naissance par l'ordre social, «à la recherche d'un concept humain dont ni masculinité ni féminité ne rendent compte<sup>9</sup>», cette évasion reste encore relative. Parce que l'échappement n'est jamais acquis – il n'y a pas de Mississippi (ou d'Achéron ?) au-delà duquel la liberté soit assurée, regrette Wittig<sup>10</sup> –, c'est un autre type de fugitivité qui traverse son œuvre : une fuite sans dehors, une perforation interne du contrat hétérosexuel. C'est sur ce plan d'immanence que les lesbiennes sont le mieux placées pour révéler la passion qui déborde

6. Voir plus bas, «Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes», p. 245.

7. Voir plus bas, «Projet pour un livre sur l'homosexualité féminine», p. 144.

8. Monique Wittig, *Paris-la-politique et autres histoire* [1999], P.O.L., 2023, p. 30.

9. Voir plus bas, «Monique Wittig et les lesbiennes barbues», p. 109.

10. Voir plus bas, «Je ne suis pas une femme», p. 268.

tout système de différence et que l'ordre hétérosexuel, par ses discours et ses rappels à l'ordre, cherche tant à cerner. Il faut donc «travailler le long des failles<sup>11</sup>» et miner les sous-bassements: s'il s'agit d'ouvrir une «brèche<sup>12</sup>», c'est depuis les limbes où sont acculées les lesbiennes, dans les interstices de l'hétérosexualité où Wittig s'affaire à creuser parmi les gisements.

### *Le choc des mots*

Ce «lieu de l'action<sup>13</sup>», c'est celui du langage et de ses catégories, espace à la fois abstrait et concret que Wittig investit, faisant du «choc des mots<sup>14</sup>» le procédé de sa critique interne. Dans une lettre à Nathalie Sarraute, qu'elle appelle «le génie du siècle<sup>15</sup>», Wittig fait l'aveu de sa découverte du pouvoir concret des mots sur le corps en ces termes: «Quant à ce qu'est la nature du langage: j'avais vingt-six ans quand j'ai acheté *Tropismes*, rue Soufflot. Je l'ai ouvert là dans la rue sans pouvoir attendre par une espèce de fièvre [. . .]. Et la force de tes mots était telle que j'ai failli m'évanouir au milieu de la rue<sup>16</sup>.» Pour Wittig comme pour Sarraute, et contrairement à certaines doxas linguistiques ou psychanalytiques, le

11. Anne F. Garréta, «A Questionnaire. French Lesbian Writers?», entretiens avec Monique Wittig, Jocelyne François et Mireille Best, *Yale French Studies*, n° 90, p. 237.

12. Voir plus bas, «Rompre le contrat hétérosexuel», p. 254.

13. Voir plus bas, «Le lieu de l'action», p. 218-228.

14. Voir plus bas, «Quelques remarques sur *Le Corps lesbien*», p. 322.

15. Voir plus bas, «J'ai connu la guillotine», p. 330.

16. Monique Wittig, lettre du 6 décembre 1992 ou 1993 à Nathalie Sarraute, Bibliothèque nationale de France.

langage n'est pas une modalité symbolique transparente<sup>17</sup>. Il est vécu dans ce que Wittig appelle des situations d'«interlocution<sup>18</sup>», où les signes circulent physiquement, faisant et défaisant les contours de la subjectivité. Cette perspective originale sur le langage fait se rejoindre l'analyse matérialiste de l'hétérosexualité et ce que l'on appellerait volontiers un matérialisme sarrautien, que Wittig développe dans de nombreux textes rassemblés ici. En effet, sa démarche singulière permet d'identifier les effets des catégories sur les corps des sujets minoritaires. Rompant avec toute lecture individualisante, métaphysique ou idéaliste du corps, ce dernier est chez Wittig toujours déjà mis en forme par les rapports sociaux et les catégories linguistiques qui y sont associées. Les mots fonctionnent comme des «matraques<sup>19</sup>»: en inscrivant la catégorie de sexe dans les automatismes mentaux, musculaires et linguistiques, ils frappent les corps pour l'hétérosexualité comme l'on bat la monnaie pour l'échange. Ainsi, les mots de la pornographie tout autant que les mots «femme», «homme» ou «différence» sont des «mots qui tuent<sup>20</sup>» car ils hétérosexualisent les corps, mais aussi les esprits, qui en sont indissociables. Ils constituent pour Wittig des termes et des situations historiques que l'écriture doit chercher à défaire et à détruire pour faire exister de nouvelles formes de subjectivité.

*Dans l'arène ennemie* rassemble les analyses que Wittig consacre tout au long de sa vie au sujet lesbien et aux mots pour le dire et le faire exister, en le soustrayant à tout regard

17. Voir plus bas, «Il y a des mots qui tuent», p. 231.

18. Voir plus bas, «Le lieu de l'action», p. 218.

19. *Ibid.*, p. 225.

20. Voir plus bas, «Il y a des mots qui tuent», p. 230.

qui gèle le corps et en produit une lecture (hétérosexuelle, entre autres). L'écriture «lacunaire<sup>21</sup>», qui permet de dire non seulement ce qui a été effacé, mais aussi l'inédit, devient le procédé formel par lequel Wittig entend «créer une sorte de déstabilisation<sup>22</sup>», «désécrire<sup>23</sup>» les relations, en «brutifier<sup>24</sup>» les termes, et «désengluier<sup>25</sup>» les mots, les gestes et les choses. Sande Zeig, compagne de Wittig et co-auteure du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, s'inscrit dans cette démarche lorsqu'elle s'intéresse à l'incorporation différentielle, par les hommes et les femmes, des classes de gestes issues du même système catégoriel, celui fondé sur la différence sexuelle<sup>26</sup>. Pour «réhabiliter<sup>27</sup>» les corps (et les esprits) qui ont été trafiqués et rendus infirmes, Zeig préconise l'«activation» comme pratique subjective de désinscription des automatismes hétérosexuels des corps et des esprits. En retour, pour Wittig, les muscles et les gestes des sujets minoritaires ne sont plus seulement des réservoirs où les rapports de pouvoir se conservent et s'expriment par automatisme, mais aussi des sites de possible réinvention de soi.

La lesbianisation du corps et de la subjectivité, c'est-à-dire leur déshétérosexualisation, permet le passage du

21. Voir plus bas, «Des films lacunaires», p. 23-28.

22. Anne F. Garréta, «A Questionnaire. French Lesbian Writers?», *art. cit.*, p. 237.

23. Voir plus bas, «À propos de *Bouvard et Pécuchet*», p. 36.

24. Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, Presses universitaires de Lyon/Éditions iXe, 2010, p. 108.

25. Voir plus bas, «Programme du *Voyage sans fin*», p. 256.

26. Voir plus bas, «L'actrice lesbienne: activer, déconstruire le genre par le geste», p. 335-343.

27. *Ibid.*, p. 341.

sujet « divisé<sup>28</sup> » au sujet « exalté<sup>29</sup> », désormais animé de la « passion active<sup>30</sup> » évoquée dans *Virgile, non* par le personnage de Manastabal, véritable « activateur » lesbien. Cela grâce aux mots et leur souverain pouvoir – Wittig le reconnaît volontiers : elle écrit pour séduire<sup>31</sup>. En révélant leur dimension « palatable<sup>32</sup> » et leur « relation magique avec la réalité<sup>33</sup> », elle saisit la capacité matérielle qu’a le langage à ouvrir la subjectivité. Ainsi le mot « opoponax », les boucles de sa graphie et sa présence en bouche offrent-ils le « sésame<sup>34</sup> » d’un désir qui refuse les contours étroits que l’hétérosexualité lui assigne. C’est une passion qui « donne des bras pour frapper, des jambes pour courir, des bouches pour parler et des facultés pour raisonner. Elle développe les muscles et change la forme du corps<sup>35</sup> » et elle modifie notre manière d’être au monde et notre capacité à le transformer. De même, le *elles* des *Guérillères*, par son emploi généralisé, fonctionne comme une encapacitation, autorisant l’universel à ce pronom qui en est historiquement privé<sup>36</sup>. En terrain hostile, il faut être stratégique et le choc des mots, par son pouvoir physique d’emboutissement de la réalité sociale<sup>37</sup>, constitue un aspect indissociable de toute lutte pour l’émancipation. Comme

28. Voir plus bas, « Un moi est apparu... », p. 79.

29. Voir plus bas, « Quelques remarques sur *Le Corps lesbien* », p. 326.

30. Monique Wittig, *Virgile, non* [1985], Minuit, coll. « double », 2024, p. 102.

31. Voir plus bas, « Une vision radiographique du corps », p. 95.

32. Voir plus bas, « Le lieu de l’action », p. 222.

33. Voir plus bas, « *Le Corps lesbien* réexaminé », p. 153.

34. Voir plus bas, « Je ne suis pas une femme », p. 265.

35. Monique Wittig, *Virgile, non*, *op. cit.*, p. 103.

36. Voir plus bas, « Changer l’ensemble », p. 237.

37. Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, *op. cit.*, p. 133.

la violence, dont Wittig nous invite à réévaluer les possibilités transformatrices plutôt que l'appréhender par le prisme de la morale<sup>38</sup>, le choc des mots est libérateur lorsqu'il crible de tropismes les « formations imaginaires<sup>39</sup> » qui façonnent la réalité dans ce « lieu commun<sup>40</sup> » qu'est le langage. Voilà donc le cheval de Troie, magnifique, prêt à entrer dans la cité pour y être activé, de manière interne, et éroder les catégories et les formes soigneusement réglées de l'hétérosexualité.

*« Quelque chose de dynamique »*

Au lieu de considérer ce recueil comme une tentative d'intégrer des textes épars à un corpus dont il s'agirait de combler les manques, voyons-y davantage une opération d'étoilement de l'œuvre wittigienne. Rassemblées, ces interventions multiplient les intervalles et espaces de jeu dans la constellation déjà établie des livres de Wittig, minant ainsi la clôture qui accompagne généralement le passage à la postérité. On est là dans une tension qui n'est pas étrangère à Wittig et qui traverse tous les textes du recueil : que faire lorsqu'il n'y a pas de dehors ? Lacunariser, trouver, creuser car « quand on veut innover on travaille à l'aveugle, très péniblement comme une taupe, avec des éléments connus qui sont comme des points de repère et des éclairs dans l'obscurité. On travaille à l'aveugle parce que ce qui est à faire n'est

38. Voir plus bas, « D'un point de vue féministe, on peut dire que l'hétérosexualité est malade », p. 141.

39. Voir plus bas, « Avatars », p. 293.

40. Voir plus bas, « Le lieu de l'action », p. 222.

pas encore là<sup>41</sup> ». Advient alors une vision synchronique et déhiérarchisante des quelques dates qui ramassaient jusqu'ici les « points de repère » de l'œuvre et préconisaient une progression linéaire, des trilogies pronominales (*L'Opopanax*, *Les Guérillères*, *Le Corps lesbien*) et mythique (*Les Guérillères*, *Le Corps lesbien*, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*) à la rétrospection critique (*Virgile, non* et *Paris-la-politique et autres histoires*) et l'élaboration théorique (*La Pensée straight*, *Le Chantier littéraire*). Laisant la place à une véritable marelle, ce volume donne à voir le mouvement et la dynamique propres à une pensée qui persévère, reprend et déplace, mais dont la progression va par bonds, « comme les protons et électrons sautant d'une orbite à l'autre à l'intérieur d'un atome<sup>42</sup> ».

Wittig apparaît *Dans l'arène ennemie* comme son personnage dans *Virgile, non* : « Française de naissance mais non d'habitude<sup>43</sup>. » En effet, ses interventions émergent des deux rives de l'Atlantique, témoignant d'abord de ses efforts dans la création de solidarités féministes internationales à travers son soutien aux écrivaines portugaises, manifestant ensuite son projet, au milieu des années 1970, de constituer un Front lesbien international, avant d'embrasser un autre type de mouvement, celui de l'errance : « Je ne me sens à ma place nulle part<sup>44</sup> », déclare-t-elle dans un entretien

41. Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 90.

42. Voir plus bas, « Des films lacunaires », p. 24.

43. Sur la pochette d'un tapuscrit de *Virgile, non*, conservé à la Beinecke Library (Yale University), Wittig écrit au crayon : « Comédie de Monique Wittig, Française de naissance mais non d'habitude ».

44. Anne F. Garréta, « A Questionnaire. French Lesbian Writers ? », art. cit., p. 235.

tardif. Interrogée sur son exil américain, Wittig remarque que c'est en ce qu'il informe le travail que le biographique est intéressant – c'est en tant qu'auteure qu'elle franchit ces innombrables seuils. Pourtant contemporaine de la mise à mort de la figure auctoriale, Wittig plaide en lesbienne pour la réhabilitation d'un point de vue de l'*avant*<sup>45</sup>, celui de l'auteur·e à sa table de travail, et la réintroduction des problèmes historiques précis qu'elle affronte dans l'écriture. Davantage que la trace anecdotique de ses attaches dans des espaces éloignés, c'est en ce sens que ce recueil propose une matière « bio-bibliographique » précieuse, où parcours de vie et chantier d'écriture s'informent mutuellement.

L'effet d'entraînement provoqué par les écrits de Wittig est également lié aux multiples traversées des champs qui forment, développent et font circuler ses concepts. Ainsi passe-t-elle des journaux grand public aux revues littéraires, des colloques universitaires aux tribunes féministes, sans compter les entretiens qu'elle accorde à ses amies. Cette capacité à pénétrer tous les champs est remarquable lorsque Wittig fait paraître « Un moie est apparu... » de façon anonyme dans le journal féministe *Le torchon brûle* en 1973 et, simultanément, dans la revue *Minuit*, sous son nom, figurant cette fois entre ceux de Samuel Beckett, Gilles Deleuze ou encore Roman Jakobson. De même dix ans plus tard, lorsqu'elle signe un manifeste appelant à rompre le contrat hétérosexuel dans *The Village Voice*, l'hebdomadaire de New York, où se tient un colloque sur le Nouveau roman dont elle est une des invité·es, aux côtés

45. Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 82-83.

de Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et Claude Simon. La bibliothèque mentale de Wittig s'enrichit à chaque passage d'un cercle à l'autre, provoquant des glissements conceptuels latéraux. En témoigne, par exemple, l'usage dans un essai consacré au poème chez Sarraute du concept de « formation imaginaire » issu de la sociologie de Guillaumin<sup>46</sup>.

Enfin, les interventions rassemblées ici sont en mouvement par leur forme et constituent un authentique laboratoire épistémologique et politique. Remarquons-en d'emblée la variété générique : article critique, manifeste, essai théorique, « avant-note », discours, prose lyrique, lettre ouverte, entretien... Le format dialogique permet à Wittig de « réexaminer<sup>47</sup> » son travail et ses positions, de dé-monumentaliser ses livres et de remettre l'ouvrage sur le métier. En témoigne le « projet pour un livre sur l'homosexualité féminine » de février 1975, où Wittig envisage de reprendre pour sa conclusion « quatre interviews qu[']elle a » donnés après la parution du *Corps lesbien* qui sont à [son] avis des prises de position politique sur le lesbianisme. L'un dans *Actuel*, l'autre dans *Art vivant*, le troisième dans *Politique-Hebdo* et le quatrième pour un journal hollandais et anglais. Tous ces interviews fruits d'un travail commun entre interviewée et intervieweuse sont intéressants car susceptibles de soulever des controverses, des discussions, des confrontations, quelque chose de dynamique enfin<sup>48</sup>. » Ainsi l'entretien que Wittig

46. Voir plus bas, « L'ordre du poème », p. 293.

47. Voir plus bas, « *Le Corps lesbien* réexaminé », p. 151-155.

48. Voir plus bas, « Projet pour un livre sur l'homosexualité féminine », p. 149.

et Delphy accordent à la revue féministe radicale américaine *Off Our Backs* laisse-t-il entrevoir les germes d'une rupture qui reste alors à consommer. De même, le débat affleure dans ses propos à Alice Jardine, et son échange avec Leon Roudiez montre également l'importance accordée par Wittig à la discussion. Un tel branle n'est pas propre à l'entretien : dans sa lettre ouverte à Maria Velho da Costa comme dans son essai pour *Amazonnes d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, Wittig n'hésite jamais à investir le registre polémique, pourvu qu'il permette la confrontation de points de vue et rende possibles de nouveaux sentiers théoriques et politiques. Toutes ces interventions offrent en retour des points d'appui, des ponts ou des tremplins vers d'autres textes wittigiens qu'ils annoncent, encapsulent et éclaircissent « dans le kaléidoscope du monde, opérant toutes sortes de révolutions dans la conscience au fur et à mesure qu'on les secoue<sup>49</sup>. »

Sara Garbagnoli et Théo Mantion

49. Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 143.



## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Ce volume rassemble l'ensemble des interventions de Monique Wittig jusqu'ici dispersées dans les journaux, revues ou ouvrages où elles ont paru en France et à l'étranger<sup>1</sup>. Deux textes issus des archives de l'auteur sont également présents : un projet de livre inédit où Monique Wittig évoque sa volonté de rassembler certains de ses entretiens, ainsi qu'un entretien revu par ses soins mais non publié à notre connaissance. L'ensemble est enrichi, en annexe, d'un article de Sande Zeig et d'un entretien mené par Monique Wittig auprès de Nathalie Sarraute.

Les textes sont présentés de manière chronologique, selon leur année d'élaboration.

Lorsqu'ils ne comportaient pas de titre, un titre extrait du texte qui suit leur a été donné. Ces titres sont signalés par un astérisque.

Les textes ont été établis à partir des sources originales. La langue de publication est indiquée systématiquement. Sauf indication contraire, les traductions ont été réalisées par nos soins. L'orthographe et les conventions typographiques ont été homogénéisées à l'échelle du volume et la ponctuation a

été maintenue, sauf là où d'évidentes coquilles empêchaient la compréhension du texte. Les notes bibliographiques font référence autant que possible aux dernières éditions des ouvrages. Lorsque les notes sont de Monique Wittig, elles sont suivies de la mention : [N.d.A.].

1. Ne figurent pas dans ce volume : les entretiens radiophoniques et télévisés de Monique Wittig ; trois entretiens donnés à l'occasion de la parution de *L'Opoponax* (*Arts*, 18-24 novembre 1964 ; *Nouvelles littéraires*, 3 décembre 1964 ; *La Revue de Paris*, n° 12, décembre 1964) ; la nouvelle « Banlieues » (*Le Nouveau commerce*, n° 5, 1965, p. 111-117) que Wittig ne souhaitait pas republier ; ainsi que « Parvis de Notre-Dame des Ronces » (livret de l'exposition de Léna Vandrey, 1974) et un entretien avec Anne F. Garréta (*Yale French Studies*, n° 90, 1996, p. 235-237).

## POUR UN MOUVEMENT DE LIBÉRATION DES FEMMES

«*Combat pour la libération de la femme*<sup>1</sup>», Monique Wittig,  
Gille Wittig, Marcia Rothenberg, Margaret Stephenson,  
L'Idiot international, n° 6, mai 1970, p. 13-16.

SERF, SERVE. – Sous la féodalité, personne qui n'avait pas de liberté personnelle complète [...], était frappée de diverses incapacités et assujettie à certaines obligations<sup>2</sup>.

SERVITUDE. – État de dépendance totale d'une personne soumise à une autre. Ex : La servitude où l'homme tient la femme. (Maurois)

Dictionnaire Robert.

Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin, la révolution sociale qui l'a provoqué, une des plus radicales que l'Histoire ait connues.

Engels, *L'Origine de la famille*<sup>3</sup>.

Nous, depuis ce temps immémorial, vivons comme un peuple colonisé dans le peuple, si bien domestiquées que nous avons oublié que cette situation de dépendance ne va pas de soi. C'est pour l'homme que nous sommes nourries et élevées, c'est par l'homme que nous vivons, il peut acheter notre corps et quand il est rassasié, il peut s'en débarrasser.

Adieu Pont-Neuf Samaritaine  
Butte Saint-Roch Petits-Carreux  
Où nous passions des jours si beaux  
Nous allons en passer aux îles  
Puisqu'on ne veut plus de nous aux villes<sup>4</sup>.

C'est la chanson que nous, les filles de Paris, nous chantions sur le chemin de La Rochelle, quand, entravées, nous nous dirigeons sur le chemin de la déportation. Nous étions accusées de prostitution par une société hypocrite qui profitait de notre misère. Les enfants que nous faisons, nous les faisons pour nos maîtres. Il a collé sur nos ventres son sceau de maître. Et si jamais pour notre propre compte nous osons avoir des enfants, ils sont l'objet d'un ostracisme. Bâtards, enfants sans père, c'est une des grandes injures dans notre société. L'homme peut parler impunément un langage de maître: je te prends, je te possède, tu t'es donnée à moi. Il peut comme un maître se moquer, nous traiter comme des objets, vilipender. «Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet<sup>5</sup>» (Nietzsche). Il peut sous le couvert d'une pensée scientifique nous renvoyer à nos ovaires, comme on renvoie un chien à sa niche, un nègre à la couleur de sa peau (Freud: «L'anatomie c'est le destin<sup>6</sup>»). Va-t-il encore longtemps trancher, décider, penser pour nous? Non. «Les rêves de Freud sont les cauchemars des femmes» (graffiti d'une militante anglaise). Nous commençons à nous révolter et ce n'est pas en rêve.

«L'esclavage a la voix enrouée, il ne parle pas fort<sup>7</sup>» (Shakespeare). Faux. Les esclaves<sup>8</sup> aujourd'hui crient leur honte et leur humiliation. C'est le temps de l'histoire où ils se sont mis debout, où leurs poings se sont dressés, où ils se déclarent bien haut prêts à mourir plutôt qu'à vivre en servitude. Nous les

femmes nous sommes vraiment les serves de l'histoire. Aussi loin qu'on remonte dans le passé, c'est assujetties, sous tutelles, en dépendance que nous nous rencontrons. Femmes à genoux, enchaînées à leurs wagonnets dans les mines du XIX<sup>e</sup> siècle, sous tutelle des pères et des maris. Jusqu'en 1965 nous avions besoin de l'autorisation de nos maris pour travailler. Ces schémas sont si familiers qu'ils ne choquent plus.

La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal et la première oppression de classe avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin.

Engels<sup>9</sup>

Nous sommes la classe la plus anciennement opprimée. En tant que telle, nous voulons commencer la lutte contre le pouvoir qui maintient cette oppression. Sexe opprimé, nous sommes les seuls humains à n'être *que* sexe, *le* sexe, «la proie et la servante de la volupté collective<sup>10</sup>», dit Marx. Les Américaines<sup>11</sup>, qui ont commencé leur lutte de libération, appellent «sexisme» la ségrégation dans laquelle nous sommes maintenues. Comme le racisme, le sexisme est si bien implanté dans l'idéologie de la classe dominante que seule une prise de pouvoir radicale pourra le détruire. Une prise de pouvoir politique pour représenter à notre tour notre intérêt comme étant l'intérêt universel. Cela pour le premier temps, le but de toute prise de pouvoir par le peuple étant l'abolition de la domination en général. Notre intérêt est celui du peuple. Nous sommes le peuple.

L'idéologie de la classe dominante qui perpétue le sexisme et en tire des profits multiples et divers est, dans ce moment-ci

de l'Histoire, celle de la classe capitaliste et de ses complices : tous les mâles qui consciemment ou inconsciemment, avec plus ou moins de violence suivant leurs intérêts, se servent de la situation de classe dans laquelle la société capitaliste les a placés par rapport à nous. Cette suprématie, cette attitude de classe qui caractérise le mâle, les Américaines en lutte l'appellent le « chauvinisme mâle ». Le chauvinisme mâle sévit partout. Dans les usines, les travailleurs, ceux que le système opprime autant que nous, nos vrais alliés se sont laissé corrompre par la classe dominante. Bien souvent ils nous traitent, comme elle, en objets sexuels. Oui, dans les usines, comme si la formule de Proudhon, « ménagère ou courtisane <sup>12</sup> », avait profondément marqué l'inconscient collectif de la classe ouvrière elle-même, nous sommes des putains. Ou bien nous sommes, pour les contremaîtres et les patrons, les putains des ouvriers, ou bien nous sommes, pour les travailleurs, les putains des contremaîtres et des patrons. On nous dit, à l'entrée dans l'usine, « fais bien attention de quel côté tu vas aller », mais c'est toujours en tant que putain virtuelle.

Il y a beau temps que de jeunes ouvrières, ardentes féministes, écrivaient dans le premier journal politique des femmes : « Le moment est proche où la femme et le peuple, se donnant la main, franchiront, ensemble, la barrière de l'inégalité <sup>13</sup>. »

À la réunion nationale des femmes à Oxford qui a donné son impulsion au mouvement de libération des femmes en Angleterre <sup>14</sup>, une militante disait : « Mon mari m'opprime quand il rentre à la maison, parce qu'il a été opprimé toute la journée par son patron. »

Voilà comment les maîtres ont toujours trouvé des armes contre nous, même au plus misérable d'entre les misérables, ils ont toujours fait croire qu'il n'était pas le dernier des hommes puisqu'il y avait encore *au-dessous* de lui quelqu'un à opprimer, sa femme. C'est ainsi que la classe dominante pourrit nos rapports avec le reste du peuple, divise le peuple.

### *L'exploitation sexuelle*

Le chauvinisme mâle sévit partout. Quand nous marchons dans les rues, nous sommes sifflées, huées, touchées, nous sommes appréciées ou dépréciées par les regards. À tout moment nous sommes contraintes à une complicité abjecte avec ceux qui ont fait de nous de simples objets sexuels. Si nous résistons nous sommes bégueules, salopes, mégères ou féministes hystériques. Nous n'allons pas dans les rues comme des individus libres de croiser les regards. Nous sommes des objets en usage ou hors d'usage. Ce sur quoi nos yeux peuvent en toute innocence se poser, les affiches de publicité, ce sont des images qui nous humilient et nous rappellent sans cesse l'exploitation sexuelle dont nous sommes l'objet. Nous voyons clairement comment tout produit que le système capitaliste répand sur son marché se sert de notre corps comme support publicitaire. Nous sommes consommables à tout moment. Une marque de bière lance un nouveau produit : « Buvez une grande blonde » et l'image offre une grande jeune femme blonde en même temps que son produit. Pour attirer l'attention sur la qualité de son tabac une marque de cigarettes fait cette invite : « Goûtez une rousse pour changer. » Les marques de lingerie, de soutiens-gorge et de gaines nous affichent sur les murs de nos villes,

dans les journaux, nues, à moitié nues ou encorsetées, cherchant à nous séduire en nous représentant comme des objets, elles répètent que nous sommes faites pour être nues, à moitié nues dans un lit, dans la rue où les regards nous déshabillent comme des objets sexuels, toujours.

Et cela est bien naturel, «ménagère ou courtisane». La seule deuxième fonction qui nous est concédée dans la société où nous vivons celle de ménagère, donc, elle nous est, elle aussi, rappelée avec une cruauté machiavélique. «Trois générations de femmes utilisent le fer à repasser machintruc», «Paic vous sort plus vite de *vo*tre cuisine», «Moulinex libère la femme», «Hoover recherche les clientes exigeantes». Sans arrêt on nous rappelle que, ou bien nous sommes des objets sexuels ou bien nous sommes de par notre «nature» des ménagères, sacro-sainte fonction. Dans les sociétés capitalistes les plus avancées, celles où le niveau de vie est assez élevé pour nous le permettre, nous avons le droit de combiner les deux fonctions. C'est cela que le système appelle «libération» des femmes. Et alors on voit sur les affiches de parfaits objets sexuels qui d'un doigt ganté pressent sur le bouton d'une machine à laver.

La famille conjugale moderne est fondée sur l'esclavage domestique, avoué ou voilé, de la femme et la société moderne est une masse qui se compose exclusivement d'unités conjugales.

Engels<sup>15</sup>

En réalité, ce à quoi la société capitaliste nous condamne, c'est à la solitude. Chacune de nous dans la cellule familiale ou dans le «couple» vit une solitude, un isolement, uniques

<u>INTRODUCTION par Sara Garbagnoli et Théo Manton</u>	<u>7</u>
<u>NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION</u>	<u>21</u>
<u>Des films lacunaires (1966)</u>	<u>23</u>
<u>À propos de <i>Bouvard et Pécuchet</i> (1967)</u>	<u>29</u>
<u>Pour un mouvement de libération des femmes (1970)</u>	<u>41</u>
<u>Virginia Woolf, précurseur du mouvement de libération des femmes (1972)</u>	<u>71</u>
<u>Un moie est apparu...* (1973)</u>	<u>79</u>
<u><i>Le Corps lesbien</i>, prière d'insérer (1973)</u>	<u>85</u>
<u>Je crois aux Amazones (1973)</u>	<u>88</u>
<u>Une vision radiographique du corps* (1973)</u>	<u>93</u>
<u>Monique Wittig et les lesbiennes barbues (1974)</u>	<u>100</u>
<u>Note pour l'édition française des <i>Nouvelles lettres portugaises</i> (1974)</u>	<u>111</u>

<u>Première lettre d'une féministe française – mais qui pourrait tout aussi bien avoir été écrite par une brésilienne internationale – à Maria Velho da Costa (1974)</u>	<u>120</u>
<u>D'un point de vue féministe, on peut dire que l'hétérosexualité est malade (1974)</u>	<u>129</u>
<u>Projet pour un livre sur l'homosexualité féminine (1975)</u>	<u>144</u>
<u><i>Le Corps lesbien</i> réexaminé (1976)</u>	<u>151</u>
<u>Un mouvement de masse, mais féministe* (1979)</u>	<u>156</u>
<u>Entretien avec des féministes françaises (1979)</u>	<u>189</u>
<u>Le lieu de l'action (1982)</u>	<u>218</u>
<u>Il y a des mots qui tuent* (1982)</u>	<u>229</u>
<u>Changer l'ensemble* (1982)</u>	<u>235</u>
<u>Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes (1983)</u>	<u>244</u>
<u>Rompre le contrat hétérosexuel (1984)</u>	<u>252</u>
<u>Programme du <i>Voyage sans fin</i> (mai 1985)</u>	<u>255</u>
<u>Avant-note au <i>Voyage sans fin</i> (juin 1985)</u>	<u>259</u>
<u>Je ne suis pas une femme (1986)</u>	<u>263</u>
<u>Combattre le canon* (1988)</u>	<u>270</u>
<u>L'ordre du poème (1989)</u>	<u>275</u>
<u>Avatars (1994)</u>	<u>284</u>
<u>Discours pour le prix David Kessler (1995)</u>	<u>297</u>
<u>L'écriture est un travail à partir d'un matériau brut : le langage* (1996)</u>	<u>312</u>

<u>Quelques remarques sur <i>Le Corps lesbien</i> (1997)</u>	<u>320</u>
<u>J'ai connu la guillotine (1999)</u>	<u>328</u>
<u>ANNEXES</u>	<u>333</u>
<u>L'actrice lesbienne : activer, déconstruire le genre par le geste (1985), par Sande Zeig</u>	<u>335</u>
<u>Le Déambulatoire, entretien avec Nathalie Sarraute (1996)</u>	<u>344</u>
<u>REMERCIEMENTS</u>	<u>353</u>

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
CINQ MARS DEUX MILLE VINGT-QUATRE  
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO  
IMPRESSION S.A.S. À LONRAI, 61250, FRANCE

N° D'ÉDITEUR : 7364  
N° D'IMPRIMEUR : 2400724

Dépôt légal : avril 2024



Cette édition électronique du livre  
*Dans l'arène ennemie* de Monique Wittig  
a été réalisée le 14 mars 2024  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707349996).

© 2024 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707355041